

E-184



VOL. I.

DIMANCHE 8 JANVIER 1893.

No 6.

PAR AN
\$2.50

LE NUMERO
50

L. N. GADIEUX de COURVILLE & Cie,

PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS

388, Rue Berri MONTREAL.

COLLABORATEURS :

Au Pays : MM. Louis FRÉCHETTE ; FAUCHER DE ST-MAURICE ; Charles LABELLE ; Rodolphe LEMIEUX ; Dr Eugène DICK ; Denis RUTHBAN ; Dr Rodolphe CHEVRIER ; Chs. A. GAUVREAU ; Wilfrid POITRAS ; Louis TESSON ; Médéric LANCTOT ; Chs. VALEUR ; J. G. BOISSONNEAULT ; Germain BEAULIEU ; E. Z. MASSICOTTE ; Albert FERLAND ; Hector GARNEAU ; Chs. A. WILSON ; Auguste BOURBEAU ; Arthur MARCOTTE ; Augustin LELLIS ; FRID-OLIN ; ADHEMAR ; WILFRID ; Simon BOLIVAR ; JOCELYN ; PEDRO ; Melles GILBERTE ; VIOLETTE ; FAUVETTE ; GISELE ; *Directeur de la Rédaction :* JEHAN DU TAILLIS.

A l'Etranger : Melles Jeanne HEILMANN (JEAN RIVAL) ; Miss E. EHRSTONE. — MM. Léon DE LA MORINERIE et FRANTZ, de Paris ; Frédéric LEVY, Réd. à l'*Echo d'Alsais* ; J. B. CHATRIAN, avocat et publiciste à Bruxelles (Belgique).

SOMMAIRE : De l'amour à la haine, causerie (Pedro.) — La Rose et la Violette, poésie (Ivain de Blancfort.) — Méthode pour l'Enseignement des langues vivantes (Louis Tesson.) — Lettre d'une Parisienne (Jeanne Heilmann) — A la Bonne Franquette (Pierre et Jacques.) — Feuilletons : Le Crime des Bruyères : Roman Inédit (Jean Rival.) — Le Médecin des pauvres (Xavier de Montépin.)

L'ECRIN LITTERAIRE

JOURNAL DU FOYER.

VOL. 1.

DIMANCHE 8 JANVIER 1893.

No 6

CAUSERIE.

De l'amour à la haine.

Quelqu'un a prétendu : que de l'amour à la haine il n'y a qu'un pas. Est-ce bien vrai cela, ou celui qui l'a dit, a-t-il parlé d'après sa propre expérience seulement ? Je suis porté à croire qu'il en est ainsi, et qu'on ne doit pas penser que tous les caractères sont ainsi faits de contrastes, mais plutôt, que bien peu sont passibles de ressentir presque au même instant des sentiments si contraires.

Pour ma part j'ai la conviction qu'au lieu d'un pas, c'est une longue route qui sépare ces deux passions dominantes chez l'homme ; une route accidentée et parsemée d'événements de toute sortes.

En effet, lecteurs, croyez-vous possible, que du jour au lendemain on puisse haïr ce qu'on aimait réellement ou aimer ce qu'on détestait ? C'est invraisemblable n'est-ce pas ?

Il a été prouvé trop souvent, hélas ! que le cœur humain est inconstant, mais, ce n'est que graduellement qu'il change, et presque sans s'en apercevoir lui-même.

Il arrive bien des fois, que jugeant sur les apparences, on donnerait facilement raison à l'axiome déjà énoncé, mais l'expérience a reconnu qu'après l'amour, ce n'est pas la haine qui naît, c'est le dépit peut-être. Pour une raison ou pour une autre, on cache ses vrais sentiments, pour en afficher de simulés, et c'est histoire d'être indépendant.

On agit comme si on haïssait, mais, l'amour s'il a existé, est encore là, caché par un faux orgueil, et comme le feu sous la cendre, il n'attend qu'une légère satisfaction soit donnée à notre entêtement pour brûler plus fort.

Un exemple. Il y a quelque temps, les hasards de la vie me mettaient en relations avec un jeune homme d'à peu près mon âge. Gai, instruit et distingué, il me plut ; en outre, une affinité dans nos goûts et peut-être même dans nos caractères, fit qu'après quelques jours, nous étions les meilleurs amis du monde, nous ne sortions plus qu'ensemble, mes intimes étaient devenus siens et j'étais reçu comme lui chez ses amis.

Au cours de plusieurs réunions j'avais remarqué qu'à la rencontre d'une certaine "brunette jolie," il perdait tout son entrain et devenait morose, ou bien, il était d'une gaieté folle, effrénée. J'eus d'abord la pensée

de l'interroger, mais nous n'avions jamais parlé sentiments, et je craignis d'être indiscret, mais je résolus de me faire plus observateur pour me former une opinion.

Après deux ou trois autres soirées auxquelles la brune et mon compagnon étaient présents, je m'en revins convaincu qu'une sorte de "vendetta" existait certainement entre ces deux êtres, si beaux, si aimables et si bien faits pour se comprendre. Je voulus tirer la chose au clair et à la première occasion, je semonçais vertement mon ami, à cause de son manque de galanterie envers la jeune fille en question.

"Du moins lui dis-je, si tu la haïs, épargne-la en face de ses amies, c'est cruel ce que tu fais-là. J'ai vu une larme dans ses yeux hier...."

A peine avais-je prononcé ces paroles que saisissant ma main et me la serrant à la broyer, il s'écrie d'une voix émue et suppliante : Une larme ! Vrai ? Non c'est impossible... Oh ! tu railles, mais dis-moi donc vite que tu railles.....

J'avais surpris son secret ; il aimait éperdûment cette jeune fille ; et depuis plusieurs mois, ils étaient brouillés par des malentendus sans importance ; des froissements d'amour-propre étaient survenus, et chaque jour, chaque rencontre les avait de plus en plus éloignés l'un de l'autre.

Se voyant compris, René m'ouvrit son cœur, et j'y vis les traces désastreuses des efforts qu'il avait dû faire pour paraître indifférent en présence de l'être aimé... Ce cher ami, je l'ai plaint, il a tant souffert des marques d'indifférence qu'il a reçues, et peut-être plus encore de celles qu'il rendait.

Pourtant, il aimait et il était aimé, car peu après j'ose dire, grâce à une discrète intervention de ma part, on pouvait les voir de nouveau cheminer doucement dans la voie ensoleillée qui conduit à l'hymen.

Je reviens à mon sujet : Ceux-là seul, qui ont aimé et haïssent maintenant l'objet de leur amour (et ils sont rares, espérons-le) peuvent dire par quelles émotions, par quelles souffrances morales il faut passer pour en arriver là.

Comme ceux qui ont de l'amour au cœur ont l'âme pleine de pardon, il faut donc bien des injures, bien des dédains bien des froissements pour épuiser cette richesse de miséricorde... et on a appelé cela un pas du moins ce devait être un pas de géant.

L'amour cela est certain est capricieux et volage, il

se pose ça et là à l'aventure, puis il s'en va quand bon lui semble, sans crier gare, mais toujours, il laisse, après lui comme un parfum, celui de la réminiscence, qui empêche la haine de passer après lui ; l'indifférence, peut-être, la haine, jamais !

On se rappelle toujours avec une certaine émotion les amours passées et les regrets qu'on ressent alors, sont tout-à-fait incompatibles avec les désirs de vengeance qui sont le noir cortège de la haine.

Donc, entre ces deux sentiments, la distance est presque infranchissable, excepté peut-être pour quelques-unes des jolies lectrices de L'ÉCRIN LITTÉRAIRE, qui volent de l'un à l'autre avec une rapidité à donner le vertige, celles qui ont des crises de nerfs et qui s'écrient en frappant le tapis de leur pied mignon. Oh ! Il est exécrable ! Je le déteste. Je le hais, jamais je ne le reverrai. Celle-là sont les mêmes qui, le lendemain, pleurent toutes les larmes de leurs beaux yeux, parce qu'Il ne vient pas faire la paix.

Ai-je été trop loin, Mesdemoiselles ; j'espère que non, cependant, pardonnez-moi, si je vous ai froissées, et croyez bien que je n'ai pas voulu dire que vous êtes détestables pour cela, bien au contraire je vous aime ainsi : si vous êtes tout entières à la colère du moment, vous n'en revenez que plus complètement aux épanchements amoureux.

Vrai, vous êtes heureuses, j'envie votre facilité à oublier et à pardonner : plus que cela, je travaille à réformer mon cœur rancunier : je veux devenir comme vous volage et insouciant, n'est-ce pas là la plus grande preuve d'admiration que je puisse vous donner ?

PEDRO.

—:(O):—

SONNET.

LA ROSE ET LA VIOLETTE

— A —

Delle Albertine Du S. . . .

*Pousse plus loin ta tige, ô pauvre violette,
Indigne tout à fait des perles du matin,
Indigne du baiser de la brune jillette,
Mouillant de l'eau d'amour mes lèvres de satin.*

*Toi qui ne connais pas les plaisirs d'une fête,
Pourrait-on te nommer " la Reine du jardin ?"
Tu crois au bord des bois, craintive, sous l'herbette,
Et mes admirateurs ignorent ton destin.*

*Mon sort est plus heureux que le tien, belle Rose !
Si la jillette brune à l'aurore t'arrose,
Moi, c'est le doux zéphir qui me verse ses pleurs.*

*Toi, Reine, tu te plais aux vains bruits de la foule ;
Je préfère la voix de l'oiseau qui roucoule.
Mon bonheur vaut celui de la Reine des fleurs.*

Ivain de Blancfort.

METHODE POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES.

Les réflexions que nous avons faites sur l'enseignement des langues mortes s'appliquent encore bien mieux à celui des langues vivantes.

Depuis quelque années on a écrit et publié méthodes sur méthodes. Toutes, bien entendu, sont faites en vue de l'examen, et portent par conséquent avec elles leur faute originelle : malgré tous les mérites qu'elles peuvent avoir, et que je me plais à reconnaître.

Tout en admettant même—ce qui peut être contesté—que les méthodes soient obligées de traiter séparément chaque règle de la grammaire et de donner des exercices spéciaux sur chacune de ces règles, y a-t-il vraiment nécessité de délucubrer des exercices tels que nous en trouvons dans la plupart de nos livres d'instruction ? Le plus grand nombre des professeurs semblent prendre à tâche de proposer aux élèves des énigmes dans des phrases telles que celles-ci :

" Le chapeau du cousin de ma grand'mère est sur l'établi du charpentier de l'oncle de mon domestique." D'autres empruntent des phrases à nos meilleurs auteurs. Ce procédé est certainement préférable ; néanmoins, on le conçoit, ces lignes détachées sont trop savantes pour que l'élève puisse les graver dans sa mémoire en les reproduisant chaque jour dans la conversation journalière : il n'en a pas l'emploi, et par conséquent, ils les perd de vue bientôt ; et d'ailleurs, si bonnes que soient ces phrases en elles mêmes, elles n'ont entre elles aucun lien qui puisse les rendre bien saisissables à l'esprit, et les graver dans la mémoire.

N'est-il pas possible, même avec les entraves imposées par l'examen, de donner sur chaque règle un exercice formant un tout, une petite histoire, une narration dont les idées liées par l'unité du sujet aideraient à retenir les termes, et la règle en même temps, tout assez simple d'ailleurs pour pouvoir être employé immédiatement par l'élève ?

Avec un peu de bonne volonté on peut y arriver ; ce serait déjà un progrès ; mais pour nous, nous considérons ce mouvement comme une demi-mesure et nous arrivons du premier coup au but : une nouvelle méthode basée sur la transformation du programme des langues étrangères comme nous l'avons indiqué, c'est-à-dire tout d'abord l'acquisition de langue parlée.

Quelques chefs d'établissements, pénétrés de l'esprit d'innovation, ont adopté d'emblée la méthode naturelle, à titre d'expérience ou par conviction, et peut-être n'en ont pas obtenu les résultats qu'ils en attendaient, pour différentes causes que nous indiquerons sommairement.

La méthode naturelle est un excellent outil dans une main expérimentée, mais d'un emploi très-difficile et fatiguant à la fois pour les élèves et pour le maître, si celui-ci ne sait pas s'en servir. La difficulté est de

pouvoir se faire comprendre des élèves en n'employant que la langue qu'ils apprennent.

Il est bien difficile on le conçoit qu'un professeur anglais, embarrassé pour donner une explication en français, après un ou deux efforts infructueux, n'ait pas recours à sa propre langue. Il serait inutile de vouloir s'opposer à cela; il serait même oisieux de rechercher ici si la méthode naturelle telle qu'elle est pratiquée ne gagnerait pas à être modifiée. Tous ceux qui la pratiquent se heurtent chaque jour à de nouvelles difficultés pour lesquelles il faut trouver de nouveaux moyens et ils savent qu'elle est le fruit de l'expérience, et qu'elle est susceptible d'améliorations constantes. Toutes les méthodes en usage jusqu'à présent laissent une grande latitude, au professeur; cette latitude en admettant qu'elle soit bonne pour le professeur qui parle sa langue maternelle est certainement très-embarrassante pour le professeur qui parle une langue étrangère. Il importe donc de mettre entre les mains de celui-ci un livre présentant dans la forme la plus concise possible les parties essentielles, le canevas pour ainsi dire de la langue française sur lequel il puisse varier à l'infini les broderies d'une conversation familière.

Vu les considérations qui précèdent et beaucoup d'autres que nous pouvons indiquer, et pour mettre cette méthode à la portée de tous les professeurs et de tous les élèves, la méthode d'enseignement du français comme nous la concevons donnera dans les commencements la traduction en anglais seulement pour l'intelligence du texte. Il ne faut pas faire de traduction. Le professeur pose des questions en français et exige que les élèves lui répondent dans la même langue.

Dans un prochain article nous donnerons une idée plus développée de cette méthode telle que nous l'entendons et de la manière dont elle doit être employée.

LOUIS TESSON.

—:(o):—

LETTRE D'UNE PARISIENNE.

Il me semble que cette saison d'hiver, de froid, de neige, de pluies et de brouillards serait bien choisie pour parler un peu du "chez-soi." Quoi de meilleur, par un mauvais temps de décembre ou de janvier, que s'installer confortablement au coin du feu? Dehors, le vent souffle en furie; les flocons tourbillonnent, quelques malheureux passants se hâtent, à moitié gelés, glissant sur la boue glacée. Alors—c'est très égoïste à coup sûr—qui d'entre nous n'éprouve un sentiment de délicieux bien-être à se trouver à l'abri, près d'une bonne cheminée où flambent les bûches?

Mais pour que notre satisfaction soit absolument complète, pour que notre foyer ait vraiment du charme pour nous et pour ceux qui nous y visitent, je crois

qu'il faut quelque chose de plus. Il faut que le nid soit bien capitonné, aménagé avec tout le confort désirable. Je sais que toutes les bourses ne sont pas garnies de même, que telle maîtresse de maison ne peut se donner le même luxe que telle autre. Aussi n'est-ce point de luxe que je veux parler, mais de ce je ne sais quoi d'aimable, de joli, de gracieux et d'accueillant qu'une femme—si elle est vraiment femme—peut donner à son appartement, et cela rien qu'avec un peu de goût et d'ingéniosité.

J'aime à croire que toutes mes lectrices possèdent ces deux qualités qui—nous pouvons le dire sans nous trop vanter—sont ordinairement l'apanage de notre sexe.

Quelques-unes seront peut-être heureuses, néanmoins, de trouver ici quelques petits conseils, résultat d'expériences personnelles ou d'observations recueillies à droite et à gauche.

D'abord, lorsqu'on aménage un appartement, il faut avant tout bien établir la destination de chaque pièce, et n'y placer que les meubles qui lui conviennent. Une armoire à glace, par exemple, qui se trouve désignée pour garnir le cabinet de toilette ou la chambre à coucher, serait absolument dépaysée dans un salon. De même, il va de soi qu'un buffet, fût-il antique et de grande valeur, ne trouvera de place que dans la salle à manger.

Lorsqu'on possède un appartement suffisamment spacieux, il est toujours préférable d'avoir un salon, car on peut être embarrassé pour recevoir des visites à de certaines heures: la chambre à coucher peut n'être pas en ordre, la salle à manger occupée par le repas ou par les enfants qui y font leurs devoirs, si l'on n'a point de salle d'études.

Pourtant, il est des logements exigus—il est aussi des situations modestes—qui exigent la suppression du salon.

Dans ce cas la maîtresse de maison veillera à l'entretien d'autant plus soigneux de la pièce où elle recevra ses visiteurs.

Si la chambre à coucher doit remplir cet office, on dissimulera, si possible, le lit dans une alcôve. S'il n'y a point d'alcôve, on disposera un couvre-lit en étoffe de fantaisie ou assortie aux rideaux; on le tendra, sans aucun pli et l'on ne laissera jamais traîner sur le lit des vêtements ou des objets quelconques qui le froiseraient et y laisseraient des traces. Il sera bon aussi de dissimuler la toilette dans un petit cabinet, derrière un rideau ou un paravent.

Pour donner plus de confort, il suffira de placer dans la chambre une chaise longue ou un canapé, ou à défaut de l'un et de l'autre, un ou deux bons fauteuils.

Je ferai la même observation pour le cas, très fréquent, où c'est la salle à manger qui est appelée à jouer le rôle de salon. Il faut alors la meubler d'une façon moins sévère qu'on ne le fait ordinairement, y

ménager, près de la fenêtre, par exemple, un gentil coin confortable où la maîtresse de maison se tienne avec plaisir : une table à ouvrage, un rembourré, une jolie corbeille où elle mettra ses ciseaux, son dé, sa tapisserie commencée ; puis encore, sur la petite table, quelques fleurs, le livre en lecture ou quelques revues et journaux, et voilà tout de suite une chambre vraiment "habitée," où l'on se sent chez soi, à l'aise.

En général, les meubles simples sont toujours préférables au luxe criard et de mauvais goût. Pour la salle à manger, toujours, il vaudra beaucoup mieux avoir un buffet en bois simple qu'une imitation de vieux chêne surchargé de sculptures et d'ornements. Si ce buffet a une étagère ou des portes vitrées, garnissez-le sobrement de quelques jolies porcelaines, ou de quelques objets de métal anglais, à défaut de la vaisselle plate qui ne saurait se trouver dans tous les ménages.

Pour le salon, la simplicité n'est pas au même point obligatoire. Un peu de fantaisie même ne saurait nuire.

A Paris, on a pris l'habitude, en ces dernières années, de mettre dans son salon tant de meubles de tous genres, que l'on a peine à s'y retourner. Tout cela est parfois, d'ailleurs, fort disparate, et les styles Henri II, Louis XVI, antique et moderne y fraternisent avec une parfaite désinvolture. Cette mode n'est certes pas recommandable au point de vue artistique et esthétique, mais elle a l'avantage de permettre de placer dans la même chambre ce que l'on a de mieux en fait d'objets de tous genres et de toutes les époques. Cependant, il est certes préférable de ménager une parfaite harmonie dans l'ameublement.

En général, il faut toujours au moins un canapé dans un salon ; il se pose à volonté contre le mur ou près de la cheminée, si la chambre est très grande. Les fauteuils et deux ou quatre chaises sont ordinairement assortis, mais ce n'est pas indispensable ; en fait à présent un grand luxe de sièges de fantaisie : poufs, bornes, crapauds, escabeaux ; tous différents les uns des autres, et qui doivent être disposés aussi d'une façon un peu capricieuse, point trop régulière, ni trop symétrique.

La table principale ne se place plus au milieu du salon, on la relèguera, en biais, dans un angle.

Il est gracieux et commode d'avoir quelques petites tables de fantaisie qui rendent maints services, lorsqu'on sert le thé, par exemple, et qui supportent des ornements, des vases remplis de fleurs, etc.

Le piano est disposé de façon que l'exécutant ne tourne pas le dos à l'assistance. On ne le mettra donc plus, ainsi que jadis, contre le mur, mais on tournera l'envers du piano vers la chambre, et, pour dissimuler le bois de la charpente, on le drapera d'une étoffe plus ou moins riche qui n'a pas besoin — au contraire — d'être assortie aux rideaux.

Dans les maisons élégantes, on tend presque toujours

les murs en étoffe unie, sur laquelle les tableaux se détachent en vigueur. Pas n'est besoin d'ajouter qu'une femme un tant soit peu coquette choisira toujours une couleur seyant bien à son teint et faisant ressortir sa beauté.

La tenture est ordinairement de la même nuance que les rideaux et les portières, mais d'un ton plus clair, ou si l'on veut, d'un ton plus foncé. L'un et l'autre sont admis. Si les murs sont tendus de papier — un papier tout uni est toujours le plus élégant — les portières peuvent être toutes différentes des rideaux. Les étoffes orientales, algériennes, turques font, drapées en portières, un assez bon effet, bien que ce soit devenu aujourd'hui un peu banal.

Pour les petits rideaux, ou vitrages, qui doivent pendre jusqu'à terre, on choisit une belle étamine crème ou écruée ; on y fait un large ourlet à jour, et l'on coud au bord une dentelle plus ou moins belle.

Voilà pour le gros de l'ameublement, les pièces de résistance. Reste à donner à tout cela un cachet d'élégance et de confortable, et c'est là que triomphera la maîtresse de maison.

Elle disposera les objets d'art, les statuettes, les terre-cuite, les bronzes, de manière à les faire bien valoir. De petits supports garnis de velours ou de peluche lui rendront, pour cela, d'appréciables services. S'il ne faut pas s'encombrier de bibelots, du moins ne doit-on pas non plus les trop dédaigner. On les placera avec goût, sur la cheminée, les tables, etc. Et si l'on veut que la chambre paraisse bien vivante et bien habitée, il ne faut pas négliger d'y ménager le petit coin dont je parlais pour la salle à manger, la place préférée où la dame du logis laisse toujours comme un reflet d'elle-même, quelque chose qui rappelle sa présence : son ouvrage, son livre...

Enfin le luxe le plus charmant, ne l'oublions pas, c'est toujours des fleurs et encore des fleurs — plantes vertes, jardinières grandes ou petites, simples vases contenant un bouquet de violettes de deux sous, cela vaudra mieux que tous les "simili"-bronzes du monde.

JEANNE HEILMANN.

—:(O):—

A LA BONNE FRANQUETTE.

Le journal "Le Monde," nous reproduisant, appelle L'ECRIN LITTÉRAIRE, une vaillante revue : en voilà un, au moins, qui a compris déjà l'esprit qui nous anime. Il ajoute à cette épithète nouvelle, les qualificatifs de "politique et littéraire ;" ici, il y a à distinguer : nous ne ferons de politique, quand besoin sera, qu'en théorie, pour aider à discerner dans la modeste mesure de nos lumières, les vrais principes chrétiens et moraux de cette science parmi le gâchis de fausses doctrines qu'on nomme "la politique," en nos jours de dégénérescence.

“La Minerve” consacre à saluer notre apparition de bonnes lignes, chaudes et sympathiques. C'est ce qu'avaient déjà fait “Le Canadien,” “La Presse,” “Le Monde,” “La Patrie,” “Le Monde-Illustré.” Nous remercions nos grands confrères de ces amabilités, et les assurons d'une réciproque bienveillance.

* * *

Monseigneur Emard, évêque de Valleyfield, et M. l'abbé Allard, prêtre, son secrétaire, se sont embarqués pour Rome, par le paquebot de la ligne française, à New-York, samedi le 7 janvier courant. M. l'abbé Primeau, curé en retraite, les accompagne et se rend jusqu'en Terre-Sainte. Tous nos bons souhaits aux estimables voyageurs.

* * *

Nous mettons en garde les intéressés, parmi nos lecteurs et “le bon public” en général, contre cette annonce, formulée en anglais ou en français, au frontispice de trop nombreuses boutiques—: “Ici on donne des polices d'assurance pour rien.”

Voilà quelque chose qui n'a pas de sens commun, et n'allez pas croire que la compagnie d'assurance la mieux disposée consentirait à délivrer le moindre reçu, tout comme pour beaux deniers vaillants, contre une masse des prétendus “bons” qu'on vous délivre sous cette étiquette.

Jusqu'à plus ample informé, nous y voyons, pour le moins, une monumentale supercherie.

La Société E Coopérative, succursale commerciale d'une loterie autorisée, est la seule institution de ce genre qui soit recommandable: ses opérations sont claires, et à ciel ouvert.

* * *

Pas besoin d'aller bien loin pour trouver des “gallophages”: la Cie des chars urbains, choyée par nos échevins montréalais, pour les trois quarts français de nom, dévore du canadien-français en pléines rues françaises de Montréal. Sur six “avis aux voyageurs,” dans une des voitures de la rue St-Denis, savez-vous combien un observateur consciencieux a pu en relever d'imprimés en la belle langue de Bossuet?.. Trois?.. Deux?.. Un?.. ? Pas un seul. Et voilà comment on rend justice aux huit dixièmes de la clientèle de cette puissante compagnie. Car il y en avait joliment, allez, des “six sous français” dans les quatorze mille piastres d'excédent périodique accusé par le rapport des opérations de votre compagnie, pour le mois de décembre dernier, M. Forget.

* * *

M. Forget!.. mais c'est un nom français, cela; et il parait, de plus, que ce monsieur est président, pour de bon, de cette association tyrannique.

Allons, s'il vous plaît, M. Forget, voyez-y vous-même, si vous êtes toujours des nôtres?.. Justice pour vos compatriotes, nous vous en prions. Donnez-leur des “avis” en français, qu'ils sachent ce qu'il y a à faire, dans les voitures de votre système, pour n'être point trop malmenés par certains mal-appris qui ne se gênent pas de la leur faire à l'anglaise, le plus souvent, s'il y a la moindre informalité.—N'ayez pas trop haute idée de leur puissance de divination à l'endroit de vos règlements: voyez, ils en souffrent, ces pauvres Canadiens français, si bonne pâte.

Et puis, pendant que vous y serez, faites donc qu'on nous donne le français régulièrement, “tel que prescrit,” de ce baragouin par trop exclusif—: “Pace fauor—Pyne Havn'you—Gye Streete.” Nos bons campagnards français, qui vous paient royalement leurs “petits tours en chars” aimeraient tant ça saisir, de temps à autre, les incantations souvent utiles de vos jongleurs immigrés.

* * *

Sans rancune, M. le président et autres dignitaires de la Cie des chars urbains; mais votre arbitraire nous condamne à tant d'épreuves, tous les jours. . . Et l'on a vingt-quatre heures, vous savez, à chaque jugement inique, pour maudire ses juges. . .

Heureuses localités de la banlieue qui ne sont pas encore obligées de subir vos tramways électriques, pas même votre service à chevaux. . . sans arrière pensée.

* * *

Ceux-là ont ont bien tort, certes et trahissent bien inconsidérément la cause sacrée de notre prestige national, qui s'en vont répétant à qui veut les entendre que nous n'avons pas de journaux canadiens français complets et suivis, au point de vue de la nouvelle, du fait-divers, etc. Ils se donnent ainsi une lâche excuse pour encourager des journaux comme le “Star” et autres gazettes rédigées à la saxonne.

Chez ces gens là le patriotisme et le bon goût nous semblent manquer également. Voyez plutôt: n'avons-nous pas “Le Monde,” qui vient d'agrandir son format et soigne sa rédaction de remarquable façon; n'avons-nous pas “La Patrie,” “La Presse” un journal français à six pages maintenant et dont la matière à lire, pour le moins n'en cède rien à celle d'aucune gazette anglaise? Que ne seconde-t-on l'effort de nos publicistes français-canadiens qui se dévouent et s'ingénient à intéresser et instruire leurs compatriotes?—Non, on préfère déployer fastueusement le “Star,” dans un char urbain, par exemple, pendant que le petit crieur français s'évertue vainement à vous offrir “La Presse,” “Le Monde,” “La Patrie” ou “L'Etendard.”

Si nous avions plus d'esprit public, plus de vrai patriotisme, que de belles choses nous ferions, nous, les Canadiens français!

L'un des plus distingués signataires des articles que publiera L'ECRIN LITTÉRAIRE, le R. P. Gaffre, des Frères Prêcheurs, vient aussi de partir pour la France, une semaine plus tôt, mandé en hâte au chevet d'une sœur chérie, dernier rejeton de sa famille selon le siècle, et qui s'en va mourante, en Normandie. A celui-là ainsi nos vœux sincères pour un heureux voyage et un prompt retour.

L'éloquent Prêcher devait donner à N. D. de Montréal la station quadragésimale; comme il remplaça lui-même, l'an passé, son confrère malade soudain, le R. P. Fissot, à son tour il sera suppléé dans son absence inattendue par le R. P. Plessis, un autre dominicain, l'orateur tant admiré.

Les auditeurs de Notre-Dame ressentiront ainsi bien moins le désappointement.

Quand le R. P. Gaffre va être de retour, si nous avons bien compris ce qui en a frappé nos oreilles, certains petits-maitres qui se sont permis de gloser sur le compte de ces deux éminents prédicateurs plus que ne le conseillaient la charité et la prudence pourraient bien se trouver tout d'un coup en face de pièces à conviction qui leur feraient ouvrir les yeux. Il en existe, paraît-il, comme cela, quelque part, et les serviteurs stipendiés pour calomnier un prêtre, un religieux, n'en pourront pas défendre leurs lâches tentateurs, contre qui elles se dresseront.

Sachons attendre.

PIERRE ET JACQUES.

--- LE ---

Crime des Bruyères

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

Première Partie

III

UN RIVAL INATTENDU

(Suite.)

Cependant, Frédéric avait été fort agité depuis qu'il avait quitté Maurice en sortant de la villa Fournier.

Tout entier à sa jalousie, il avait presque oublié la honteuse action commise par lui le matin. Mais vers le soir, se rendant au village, il fut pris d'une soudaine inquiétude en voyant sur la place des paysans qui causaient entre eux avec animation.

Il s'approcha aussitôt et prêta l'oreille.

Ce qu'il entendit ne fut pas de nature à le rassurer.

— Vous dites qu'ils sont battus ? demandait l'un.

— Oui, ceux qui ont logé ici, aux Bruyères, et qui sont partis ce matin.

— Vous êtes sûr ?

— Sans doute, puisque c'est le père Jacquart qui l'a raconté.

— Le père Jacquart ?

— Vous savez bien, ce colporteur qui était ici l'autre jour ?

— Ah ! oui, celui qui suit les soldats pour leur ven-

dre toutes sortes de choses : du tabac, des guêtres. . . .

— Il n'est pas du pays.

— Pauvre homme ! il n'était pas content quand il est revenu tout-à-l'heure. Il disait qu'il n'y a plus rien à faire pour lui par ici et que dès ce soir il va regagner l'Alsace.

— Ce soir ?

— Oui, il voyage la nuit, à cause de la chaleur.

— Et c'est lui qui a vu les soldats ?

— Oui, même qu'il a parlé à des blessés. Il y en avait un qu'il connaissait et qui lui a dit : Vous voyez père Jacquart, nous n'avons pas eu de chance depuis ce matin. Moi, je suis un des moins abîmés, mais il y en a d'autres que c'est une pitié ! Je ne sais pas comment les Prussiens ont fait pour nous découvrir, nous étions rudement bien cachés.

— On les a trahis, parbleu !

— Allons donc ! dit Frédéric qui aurait pu les trahir ? Les Prussiens n'ont même pas traversé les Bruyères.

— Paraît qu'ils sont passés pas bien loin, du côté du bois

— On les a vus, fit un autre.

— Je vous dis qu'en les a trahis, reprit le premier.

— Je le crois bien aussi : ce n'est pas possible autrement, conclut un troisième.

Frédéric n'en écouta pas davantage.

— Moi qui m'oublie à jaser, s'écria-t-il, et Monsieur le comte m'attend !

Il s'éloigna vivement. Mais quand il fut hors du village, il ralentit le pas et se mit à songer profondément. Le pli vertical qui creusait son front et rapprochait plus encore ses durs sourcils témoignait du laborieux travail de son cerveau.

Comment n'avait-il pas réfléchi qu'il jouait bien gros jeu !

Sa cupidité l'avait aveuglé lorsque, convoitant un peu d'or, il était allé faire ces révélations à l'ennemi. Était-il bien certain de n'avoir été vu par personne le matin, le colonel aussi s'était cru en sûreté. Peut-on jamais savoir si l'on n'est pas épié ? Et puis il s'était trompé dans ses prévisions. Il avait calculé que le combat s'engagerait trop loin des Bruyères pour qu'on pût en avoir des nouvelles le soir même. Qu'on en fût instruit le lendemain, peu lui importait, puisqu'il devait partir avec Maurice. Mais non ! tout se dévoilait quelques heures trop tôt, à cause d'un misérable colporteur qui avait bavardé. Et les commérages allant leur train dans ce petit coin de province cancanier. Vatin n'acheva pas sa pensée. Il comprenait qu'une fois découvert, il était un homme mort. Il fallait au plus tôt parer le coup et dépister les soupçons. Mais comment fuir ? Où aller ? A plusieurs lieues à la ronde le régisseur du château de Saint-Andret était connu comme le loup blanc. Et puis, en se dérochant ainsi, il désertait, puisque le lendemain même il devait prendre le fusil. Malheur à lui s'il était découvert !

(A SUIVRE.)

— LE —

Médecin des Pauvres

— PAR —

XAVIER DE MONTEPIN

PROLOGUE

LA NUIT DU 17 JANVIER

III

LE PROLOGUE D'UN DRAME

(Suite)

— Eh ! — s'écria-t-il, — vous êtes fou ! — c'est pour accomplir une bonne action, et non point pour en commettre un crime, que j'ai besoin de vous. — Il y a deux créatures humaines à sauver. — une femme prête à devenir mère et l'enfant qui va naître d'elle. —

Pierre Prost n'hésita plus.

Il ouvrit l'immeuse armoire dont nous avons parlé et il y prit quelques instruments d'acier enveloppés dans un étui de peau.

— Est-ce là tout ce qu'il vous faut pour un accouchement ? — demanda le masque noir.

— Oui.

— Alors, vous êtes prêt à nous suivre ?

— Je suis prêt.

— Dans ce cas, il me reste une dernière précaution à prendre. —

— Laquelle ?

— Celle-ci. —

Le gentilhomme fit un signe, et l'un de ses compagnons attacha sur le visage du médecin un masque de velours qui n'avait pas d'ouverture à la place des yeux.

Pierre Prost, ainsi aveuglé momentanément, se contenta de dire :

— Je vous prévient qu'il ne me sera point possible de pratiquer, sans y voir, même l'accouchement le plus simple. —

— On vous rendra l'usage de vos yeux quand il le faudra, — répondit le masque noir, — venez. —

En même temps il lui prit la main et il l'entraîna, — lui faisant traverser rapidement la seconde pièce et l'enclos, — jusqu'à la porte à claire-voie qui s'ouvrait sur le chemin de Longchaumois.

De l'autre côté de cette porte se trouvait un équipage bizarre.

Vous avez vu souvent, n'est-ce pas ? ces chariots dont les paysans se servent pour aller aux foires, et qui, dans leur simplicité rustique, se composent d'un train allongé, placé sur quatre roues et recouvert d'une toile épaisse, tendue et arrondie sur des cerceaux.

Deux chevaux noirs, d'une grande beauté, étaient attelés à un chariot pareil, dont on avait seulement remplacé les roues par des patins de traîneau.

Ces chevaux piaffaient dans la neige et hennissaient d'épouvante à chacun des bruits étranges et grandissants de la tempête.

Un homme debout en face d'eux, et les mains posées sur leurs mors, avait toutes les peines du monde à les maintenir en place.

Dans l'intérieur du traîneau se trouvaient deux ou trois boîtes de paille. — Pierre Prost, toujours guidé par le masque noir, s'assit sur l'une de ces boîtes. — Le gentilhomme se plaça à côté de lui, — les deux hommes s'étendirent derrière eux ; — le quatrième inconnu, — celui qui n'avait pas quitté l'attelage. — s'élança d'un bond sur le cheval de droite, — saisit les rênes, — et le traîneau s'ébranla, impétueusement emporté.

« Si profondes, si douloureuses que fussent les deux blessures qui saignaient au cœur de Pierre Prost, ce dernier fut forcément distrait de ses cuisants chagrins, de ses regrets amers, par la prodigieuse étrangeté de sa position, dont il ne se dissimulait point le danger réel, malgré les quelques paroles rassurantes du masque noir.

De même que les abîmes et les gouffres vertigineux attirent fatalement le corps, de même le mystère attire la pensée humaine.

Malgré lui, Pierre Prost se mit à songer à cette incompréhensible aventure dans laquelle le hasard ou la fatalité lui donnait un rôle.

Malgré lui, il s'efforça de sonder par la réflexion les ténèbres qu'on faisait en sorte d'épaissir autour de lui, — et, tout d'abord, il se demanda où donc on le conduisait.

Sans cesse par voies et par chemin, la nuit comme le jour, le médecin connaissait tout le pays aussi bien qu'un aveugle connaît les rues qu'il a l'habitude de parcourir sans guide, — et s'il se fût trouvé à la porte de son enclos, les yeux bandés et un bâton à la main, il n'eût point été embarrassé pour se rendre à tel endroit distant de trois ou quatre lieues, qu'on aurait jugé convenable de lui désigner.

Mais la situation n'était plus la même — Au lieu d'être à pied, foulant le sol, et pouvant chercher du bout de son bâton quelque arbre ou quelque rocher dont le gisement lui aurait servi de point de repère, il se trouvait dans un traîneau qui courait avec une rapidité furieuse, et il ne savait même pas vers lequel des points cardinaux ce traîneau s'était dirigé au moment du départ.

Le conduisait-on du côté de Clairvaux, du côté de Saint-Claude, du côté de Champagnolles ? — La solution du problème restait pour lui à l'état de vague conjecture.

Pierre Prost espéra d'abord trouver un indice dans

le ralentissement de la marche des chevaux, aux nombreuses et rales montées qui se rencontraient à chaque instant dans le Jura ; — mais, à chacune de ces montées, les chevaux ardents et vigoureux prenaient le galop, et la vélocité de leur course, bien loin de diminuer, augmentait.

Les patins ferrés du traîneau traçaient leurs sillons dans la neige glacieuse avec une sorte de sifflement aigu, jetant une note claire et continue au milieu du concert sauvage que les grandes voix de la tempête donnaient aux montagnes ébranlées.

Cette course fantastique dura près de deux heures.

Une fois, — une seule fois, — il sembla à Pierre Prost que la vibration métallique d'un beffroi arrivait jusqu'à lui à travers les déchirements de la tourmente.

Mais n'était-ce point une illusion ? — Et d'ailleurs ce beffroi pouvait retentir soit à Champagnolles, soit à Saint-Charles, — et rien ne disait qu'il se trouvât plutôt dans le clocher d'une ville que dans celui de l'église d'un hameau ou de la chapelle d'un monastère.

L'esprit du médecin se perdait dans un délire où manquait tout fil conducteur, et il devenait évident pour lui que hasarder même une conjecture, serait un acte de véritable folie.

Soudain Pierre Prost tressaillit.

Ce bruit rauque et strident que produisent les bergers en soufflant dans une corne de bœuf, pour rassembler leurs troupeaux, — un bruit d'une incomparable puissance qui se fait entendre à des distances énormes même quand l'ouragan magit et que le vent est contraire ; — ce bruit, disons-nous, retentit tout près de lui, et sur le traîneau même.

A coup sûr, l'un de ses compagnons venait de donner un signal.

Une demi-minute s'écoula, — puis un nouveau son de trompe se fit entendre d'une façon distincte, quoique affaibli par l'éloignement.

C'était sans doute une réponse.

Les chevaux, surexcités par le fouet et l'éperon, bondirent, et leur vitesse accrue sembla dévorer l'espace.

Cette impétuosité dura peu, — un quart d'heure au plus.

Au bout de ce temps, les mouvements du traîneau se ralentirent tout à coup. Les brusques saccades des coups de collier indiquaient clairement que l'attelage gravissait une rampe presque inaccessible ; — les sabots ferrés glissaient sur la terre cristallisée, — le traîneau, par instants, s'arrêtait et même reculait ; — les coups de fouet et les énergiques jurons du conducteur se succédaient sans relâche.

On allait arriver à une demeure située sur le plateau d'une montagne formidable. — Le médecin n'en pouvait douter.

Mais quelle était cette demeure ?

Un grand nombre des vieux manoirs franc-comtois s'asseyaient fièrement, ainsi que des nids d'aigle, sur

quelques pics décharnés, — si bien que, de la position de ce manoir, Pierre Prost ne pouvait tirer aucune induction.

Cette rampe ardue et périlleuse fut longue à franchir ; — enfin les chevaux essoufflés respirèrent plus librement ; — ils firent quelques pas encore, et le traîneau s'arrêta.

Un second appel de trompe retentit.

A cet appel succéda un bruit de chaînes, — puis le retentissement sourd d'un pont-levis qu'on abaissait, puis le fracas d'une lourde porte bardée de fer qui tournait sur ses gonds.

Le traîneau se remit en marche et ses patins grincèrent sur des pavés qu'ils écorchaient.

On passait sous une voûte.

Immédiatement après, la neige recommençait à couvrir le sol. — Les chevaux firent environ cinquante ou soixante pas ; — ensuite ils traversèrent un second pont-levis, et passèrent sous une nouvelle voûte.

Ce château prenait, en vérité, des allures de forteresse !..

— Nous sommes arrivés, — dit le masque noir.

Et, reprenant la main de Pierre Prost, il le fit descendre de la même façon qu'il l'avait fait monter.

A la manière dont le vent mugissait autour de lui, et dont la neige, chassée par la tempête, fouettait les parties de son visage que le masque ne protégeait pas le médecin comprit qu'il se trouvait dans un endroit entièrement découvert.

Son guide, — qui, d'une main vigoureuse, lui serrait toujours le poignet, — essaya de lui adresser quelques paroles, — mais le fracas des éléments était tel sur ces hauteurs sans abris, que les mots prononcés s'évanouirent comme un murmure indistinct.

Pierre Prost se sentit alors entraîné par le gentilhomme aussi rapidement que le permettait la neige amoncelée dans laquelle tous deux enfonçaient jusqu'à mi-jambes.

Enfin, les pieds du médecin se heurtèrent contre un seuil de pierre, et il serait tombé si son guide ne l'avait soutenu. — Une porte, ou plutôt une poterne s'ouvrit. — Elle était si basse que le masque noir, avant de la franchir, dit au médecin : — Baissez-vous !..

Pierre Prost obéit, et, par un mouvement machinal, élevant sa main gauche au-dessus de sa tête pour garantir son front, il rencontra le premier arceau d'une voûte surbaissée.

Le masque noir cessa de marcher et referma la porte.

(A SUIVRE)

—(O)—

Adressez toute correspondance concernant la rédaction ;

LE DIRECTEUR DE LA REDACTION à l' *Ecrin Littéraire*.

1717, rue Notre-Dame, 1717,

(au Cercle *Ville-Marie*,) MONTREAL,

Pour ce qui concerne l'administration du journal, s'adresser au No 388, rue Borri.

* * * ON DEMANDE DES AGENTS * * *